



Monsieur Armand dit Garrincha

DE SERGE VALLETTI

Mise en scène **François Berreur**

Avec : **Jean-Claude Frissung**

Costumes **Patrice Cauchetier** / Lumières **Joël Hourbeigt**
Musique originale **Michel Jason Richard** / Chorégraphie **Cécile Bon**

Co-Production : Compagnie Les Intempéstifs – La Manufacture, CDN de Nancy – La Criée, Théâtre National de Marseille
Avec l'aide de la Spedidam

du 30 mai au 10 juin 2006

● PETITE SALLE

Renseignements / Réservations :

du mardi au samedi, de 12h15 à 18h45
tél. **04 72 77 40 00** - fax 04 78 42 87 05

Retrouvez toutes nos informations sur notre site :

www.celestins-lyon.org

Contact presse : Magali Folléa 04 72 77 48 83 / fax 04 72 77 48 89
magali.follea@celestins-lyon.org

Chantal Kirchner, Secrétaire Générale

MONSIEUR ARMAND DIT GARRINCHA

Un jour de 1998, l'acteur Eric Elmosnino a lu dans *L'Equipe* un article sur le grand joueur de football Manuel Dos Santos surnommé Garrincha. Un paragraphe surtout avait retenu son attention : il y était question d'une camionnette avec laquelle Garrincha avait envie que son ami l'emmène encore jouer comme quand ils étaient petits alors que manifestement il avait déjà un pied dans la tombe.

Juste jouer encore une petite dernière fois.

Donner des coups de pied dans ce ballon qui toute sa vie avait accompagné sa trajectoire tragique.

Terrassé par l'alcool, la cigarette et les accidents de la vie, Garrincha mourait seul quelques heures après.

Eric Elmosnino alla trouver son ami Patrick Pineau et lui demanda de le mettre en scène là-dedans.

Mais c'est quoi là-dedans ?

On ne fait pas du théâtre avec à peine un petit paragraphe du journal *L'Equipe* !

Ou alors c'est de la danse.

Eric n'était pas contre commencer une carrière de danseur étoile, mais ils tombèrent d'accord sur le fait qu'il fallait tout de même un texte.

Ainsi ils me demandèrent d'écrire ce solo pour Eric.

C'était maintenant à moi de chercher à savoir ce qu'il y avait dans ce là-dedans !

Serge Valletti

Ce texte a été créé en janvier 2000 au Théâtre de l'Odéon par Eric Elmosnino dans une mise en scène de Patrick Pineau.

Le texte de la pièce *Monsieur Armand dit Garrincha* est paru aux éditions de l'Atalante. (Janvier 2001)

MANE GARRINCHA

Manuel Francisco dos Santos, dit Mané Garrincha, naît le 28 octobre 1933 à Pau Grande, dans l'Etat de Rio de Janeiro. Il compte déjà une douzaine de frères et soeurs. L'enfant souffre d'une malformation congénitale des membres inférieurs : non seulement ses deux jambes sont arquées, mais l'une est plus courte que l'autre (à l'âge adulte, l'écart atteindra six centimètres). Sa vivacité, sa silhouette malingre et sa démarche boitillante expliquent sans doute que sa soeur Rosa l'ait très tôt appelé « Garrincha », du nom d'un petit passereau brun qui se laisse mourir plutôt que de souffrir la captivité. Il a vingt ans quand il est recruté par le Botafogo Rio au poste d'ailier droit, qu'il occupera onze ans. Avec l'équipe nationale, « le Chaplin du football » remporte deux Coupes du Monde, en 1958 en Suède et en 1962 au Chili (où il est sacré meilleur joueur du tournoi). Il est alors au sommet de sa gloire et souffre déjà de l'alcoolisme qui finira par l'emporter. Sa dernière apparition sur un terrain date de Noël 1982, à Brasilia. Le 19 janvier suivant, retour à Rio, il vide sa dernière bouteille et meurt dans la nuit à l'hôpital. Il n'avait pas cinquante ans. La même année, il est sélectionné par un jury d'experts internationaux dans « la meilleure équipe de tous les temps ». Toujours à l'aile droite, il y côtoie Beckenbauer, Crujiff, Di Stefano, Puskas ou Pelé.

Garrincha fut marié trois fois et eut onze enfants. De ses trois garçons, deux périrent dans des accidents de voiture à l'âge de six et neuf ans.

L'HOMME QUI PASSE TOUJOURS A DROITE

[...] Je vous disais bien qu'il allait passer par la droite.
Par sa droite !
C'est-à-dire par ma gauche !
Enfin votre gauche !
Puisque c'est vous dans l'exemple et que moi je suis lui dans l'exemple.
Et vous, donc, le sentez bien à présent qu'il n'y a plus grande place sur sa droite.
Peut-être quoi ?
Cinquante centimètres.
Un petit demi-mètre.
Et, bien sûr d'avoir fermé la porte, de votre sûreté vous faites dans votre tête votre
sécurité !
Erreur !
Vous allez voir pourquoi !
C'est justement votre sûreté à vous qui est sa propre sécurité, à lui !
Car il sait que vous savez qu'il passe, je le répète, toujours à droite !
Et le voilà d'un coup de rein qui se précipite vers sa gauche !
"S'il croit qu'il va m'avoir !" vous pensez en vous-même.
Vous avez remarqué que le ballon n'a toujours pas bougé dans cet exemple-ci !
Oh ! mais quoi ?
Moi je tiens bien sa droite, presque encastré dans le demi-mètre dont je parlais tout à
l'heure.
Et il est déjà presque à moitié passé par sa gauche, le bougre ?
Faut que j'y aille un petit coup vers ma droite à moi, vous vous dites, sinon dans un
dixième de seconde c'est un boulevard qu'il va avoir sur sa gauche.
Et alors là, même qu'il passe toujours par la droite !
C'est de la provocation de laisser à quelqu'un un boulevard, une avenue, une autoroute
à ce point sur sa gauche !
Vous avez à peine pensé ça que de l'extérieur de son pied droit il fait rouler la balle
lentement vers la droite !
Bingo !

Extrait du texte *Monsieur Armand dit Garrincha*

MONSIEUR ARMAND DIT GARRINCHA

« Comment exprimer et rendre palpable cette furieuse envie de jouer comme un enfant qui ne nous lâche jamais, même à l'article de la mort ? » écrivait Serge Valletti en 2000, en commençant l'écriture de la pièce.

Comment rendre palpable le corps de l'acteur en action qui, au-delà de ses limites corporelles, nous rend plausible ce conte à dormir debout, cette incarnation en Zinedine Zidane, faiseur de rêves pour la planète.

Idole de son club de quartier, voulant gagner la lumière, mais qui restera du côté des déshérités, des laissés pour compte, des favelas, de l'hospice, des oubliés de la vie.

Un homme, qui se prenant pour un autre se raconte lui-même, pris au piège des hallucinations de l'acteur, devenant Roi... mais de ses propres démons.

Dernière danse, dernière pavane de celui qui n'a rien du héros, mais qui porte, jusqu'à l'instant de sa disparition, son humanité comme destin de grandeur, qui dit la vie comme un cadeau de l'enfance dans la modestie de sa vie d'anonyme.

Rien n'est pire pour moi que le purgatoire qui est infligé quasi systématiquement en France aux textes contemporains, par réaction, je ferais presque un principe de remonter des textes qui viennent d'être joués. Il ne s'agit pas bien sûr d'être dans une compétition de la « nouvelle mise en scène » mais de faire entendre une écriture avec un autre regard.

C'est au cours de la tournée du Rêve de la veille que les techniciens m'ont conseillé de lire une pièce sur un sujet intéressant : le football. Si j'ai suivi, enfant, l'aventure des Verts à la télévision, je dois dire que je regarde maintenant ce sport d'un œil distrait.

Je n'avais pas vu la création et j'ai lu le texte rapidement en me disant que je devrais bien avouer que, même pour faire plaisir, j'étais loin de penser monter ce texte.

Un autre régisseur (pas du tout footeux) m'offre pour la dernière un disque de reprises de musique brésilienne de sa composition.

Je n'avais pas toujours osé avouer mon manque d'intérêt pour Garrincha, je décide de relire (pour être capable d'expliquer pourquoi non) et lecture idiote, je n'arrive pas à imaginer la mise en scène avec la jeunesse d'Eric Elmosnino.

Très appliqué, je me souviens qu'il y a une bossa à la fin du texte :

Mané arrête de boire
Mané tu es fatigué
Toute ta vie tu as joué
Sans jamais te reposer
De l'autre côté du but
Mané tu as assez bu

(...)

Pose ta main sur tes paupières
Pour rêver ce qu'il y aura après !
Quand le but est atteint
Quand tu fais rire les gradins
Qui vont danser toute la nuit
Dans ta tête et dans ton lit !

Ce n'est pas un footballeur qui raconte, c'est un homme qui, fatigué, usé par la vie, garde au plus profond de lui cette innocence de l'enfance, cette envie de jouer, de chanter et de danser.

Je reprends ma lecture et s'impose comme une évidence le corps de Jean-Claude Frissung, dont on ne saura jamais si sa présence tient plus à ses origines qu'il n'a pas reniées ou à cette profonde humanité qui en fait un poète des planches.

Quand on pense aussi clairement à quelqu'un, le plus simple est de prendre son téléphone.

Je lui demande s'il connaît ce texte : il a vu le spectacle en tournée et me raconte son enfance à Dijon où comme tous les mêmes, il pratiquait le foot en rêvant d'être le nouveau Garrincha qu'il regardait en direct sur la télévision en noir et blanc et que depuis, jamais il n'a vu un joueur qui l'ait aussi touché dans un sport, que les buts marqués par Garrincha étaient une anecdote, que jamais il n'avait revu courir un joueur comme ça le long de la ligne blanche...

C'est Monsieur Armand qui me parle et qui me raconte la pièce, sa vie...

François Berreur, mai 2003

MONSIEUR ARMAND DIT GARRINCHA

L'histoire fait songer à une action de football. La première phase de jeu, de Garrincha à Monsieur Armand, peut se résumer ainsi : un jour d'été, pendant la Coupe du Monde, Eric Elmosnino tomba sur une biographie de Mané Garrincha dans un numéro spécial de l'*Equipe Magazine* consacré aux plus grands footballeurs de tous les temps. Au-delà des incidents, des anecdotes - des amours, de la gloire, de l'alcool -, quelque chose le toucha : l'image de ses derniers instants à l'hôpital, quand il proposa à son vieil ami Dos Santos de reprendre la camionnette pour aller taper dans un ballon, comme deux gamins de quatorze ans. Quelques temps plus tard, il en parla à son ami Patrick Pineau, lui fit lire l'article, lui demanda de le mettre en scène « là-dedans ». La suite, Valletti la raconte lui-même : tous deux lui passèrent commande d'un texte, qui lui fournit l'occasion longtemps attendue de faire de son oncle, premier joueur à marquer un but au Stade Vélodrome, un personnage à part entière. La deuxième phase de jeu, de Monsieur Armand à Garrincha, est semée de feintes, de digressions hilarantes, de traumatismes, de moments de doute ou d'émotion. Elle se confond avec la vie et la voix de Monsieur Armand. Il serait dommage d'en dévoiler les méandres et les surprises – car il y en a, emboîtées les unes dans les autres. Elles finissent par dessiner un étrange destin qui donne tout son sens à ce titre ambigu : *Monsieur Armand dit Garrincha*. Elles révèlent quel lien définitif et secret s'est noué, de Marseille à Sao Paulo via le Mans, entre deux footballeurs d'exception, le légendaire et l'inconnu, l'ailier qui passait toujours à droite et le défenseur qui ne laissait jamais rien passer. Elles nous apprennent comment le surnom du premier fut mérité par le second, et à quel prix – mais aussi, chemin faisant, comment faire fortune dans le commerce des bas. Et comme toujours une verve inimitable mêlant suspense et fantaisie, un extraordinaire talent de conteur poétique servis cette fois-ci par Jean-Claude Frissung, réinventent le souvenir d'un Sud qui n'appartient qu'à Valletti.

MONSIEUR ARMAND DIT GARRINCHA

C'était un jour où il y avait énormément de vent !

Bien sûr les autres étaient catastrophés !

- Vous avez pas vu le vent qu'il y a !

- On va jamais s'en sortir !

- C'est bien notre veine !

Des trucs dans ce genre !

Alors moi j'ai dit : - Non, mais le vent ! Le vent ! Vous dites le vent ! Mais dites, le vent !

On l'a tous, le vent !

Et c'était vrai !

J'avais raison !

C'était un jour où le vent a été pour nous !

- C'est pas la peine d'avoir la frousse comme ça !

Ils avaient la frousse !

Je leur ai dit : - Le vent est pour tout le monde !

C'est une chose qu'ils n'avaient pas réalisée. C'est pourtant simple. D'ailleurs même le principe du vent lui-même est simple.

En fait c'est quoi ?

C'est de l'air !

Le vent, ce n'est ni plus ni moins que de l'air !

De l'air qui se déplace. Alors évidemment avec plus ou moins de vitesse et alors avec une direction donnée. Et le principe est toujours le même. D'une simplicité enfantine. Il suffit de mettre le ballon dans cet air !

Evidemment, avec plus ou moins de force et dans une direction plus ou moins donnée.

C'est ça que les gens ne veulent pas comprendre !

Ils pourraient comprendre, mais ils ne veulent pas !

C'est comme un blocage qu'ils auraient.

Entre leurs yeux et le ballon.

Le ballon !

Y en aurait à dire sur le ballon !

Y en aurait !

Serge Valletti, 27 avril 2000

BIOGRAPHIES

SERGE VALLETTI

Quand le chanteur du groupe pasticheur *Les Immondices* décide de rester en scène plus longtemps que les dix minutes d'un numéro de cabaret, il écrit une longue pièce avec des copains et la joue deux fois dans une salle ; cela donne *Les Broses : Marseille, 1969*. Serge Valletti, né en 1951, commence à faire du théâtre, pour ne plus s'arrêter. Trois autres spectacles s'ensuivent, *La vodka du diable*, *A fou de jouer* accueilli par Antoine Bourseiller au Gymnase, *Un prince sans rire*. La rencontre avec Eric Eychenne autour d'une *Vie de Molière* confirme l'élan. Et en septembre 1973, Valletti va à Paris, avec trois amis et une valise, contenant les costumes et le texte de *Miss Terre*, qui sera joué dans un café-théâtre près de Pigalle. Il retrouve alors Daniel Mesguich, diseur de poèmes dans les cabarets de Marseille qui, en pleine effervescence du jeune théâtre, l'entraîne dans sa troupe comme acteur pour une douzaine de spectacles brillants et insolents comme *Le Prince Travesti* (1974), *Remembrances d'amour* (1975), *Hamlet* (1977). Valletti revient à l'écriture avec *Au-delà du Rio* en 1976 et enchaîne une série de cinq duos, entre fantasme et fait-divers, qu'il promène dans toute la France en compagnie de Jacqueline Darrigade : *Bravo & son*, *Just Hamlet*, *Oeuf de lynch*, *L'assassinat de John Fitzgerald Kennedy raconté à Aristote Onassis par Jacqueline Kennedy*. Il tient en 1980 le rôle principal des *Fiancés de la banlieue ouest* de Louis-Charles Sirjacq, dirigé par Bruno Bayen. Puis, seul, il construit avec caissons et planches une toute petite scène dans une cave de la place des Vosges. Après un long tête-à-tête avec *Malone meurt* de Beckett, il décide de se montrer à découvert et s'écrit un solo. C'est l'étonnante aventure de *Balle perdue, confession d'un mythomane*, jouée à la lueur d'une bougie pour deux spectateurs (il n'y a que deux fauteuils) à partir de septembre 1981. Il reprend le spectacle en avril 1982, à la demande de Josyane Horville, pour inaugurer la petite salle de l'Athénée. Valletti aborde alors un projet qui lui est cher, celui d'adapter pour le cinéma un roman de la Série Noire, le n° 412 à couverture cartonnée, *Mince de pince*, de Clarence Weff, c'est-à-dire son père. C'est en travaillant au film, dirigé par Jean-Louis Comolli, qu'il retrouve le goût du dialogue, et donc du théâtre à plusieurs voix. Il rédige *Volcan*, qui doit se jouer dans un tas de charbon au bord de la Seine, et qui se donne en représentation unique le 18 octobre 1983 sous le pont d'Austerlitz avec comme complice Monique Brun, Yves Gourvil, Jérôme Derre ; reprise en juillet 1984 au Festival d'Avignon. C'est l'époque où il écrit *Le jour se lève, Léopold !* (9 personnages) et *Mary's à minuit* (solo). En 1985, il monte un nouveau solo, *Renseignements généraux*, au Théâtre Dejazet. Puis pendant plusieurs mois, à partir de février 1986, il dévide, dans un restaurant italien, deux fois par semaine, un soliloque dérisoire et désopilant, *Au bout du comptoir, la mer*. En 1987, Georges Lavaudant le distribue au TNP Villeurbanne dans *Le Régent* de Jean-Christophe Bailly. En 1988, l'éditeur Christian Bourgois publie pour la première fois un de ses textes, *Le jour se lève, Léopold !* que Chantal Morel crée, avec grand succès, au Centre Dramatique National des Alpes à Grenoble, et lui-même raconte ses *Souvenirs assassins* à l'Athénée. Valletti est découvert. Il compose *Saint Elvis* sur une commande de Charles Tordjman (Théâtre de Chaillot - Gémier - mai 1990), passe *Carton Plein* au metteur en scène Gabriel Monnet (Printemps des Comédiens de Montpellier - mars 1991), imagine une pièce à jouer dans les ruines, *Comme il veut !* pour Pascal Papini (Vaison-la-Romaine - juillet 1991), et réagit à l'affaire de Carpentras par le féroce *Papa*, mis en scène par Pierre Ascaride (Théâtre 71 Malakoff - mars 1992). Aujourd'hui Jacques Nichet présente *Domaine Ventre*, et lui s'apprête à jouer dans *Figaro divorce* d'Odon Von Horvath ; Valletti occupe la scène, obstiné observateur, habité par des histoires et habitant du théâtre. Depuis, Serge Valletti a joué dans *Tonkin-Alger* d'Eugène Durif, *La Nuit des Rois* de William Shakespeare et a écrit *Conseil Municipal* pour Gilbert Rouvière à Béziers, *Plus d'histoires* pour le Théâtre des Salins à Martigues, *Si vous êtes des hommes !* pour le Théâtre Ouvert à Paris, *Au rêve de gosse* pour Philippe Berling et le Centenaire du Théâtre du Peuple à Bussang dans les Vosges, *Tentative d'Opérette en Dingo-Chine* et *Amphitryonne* pour Patrick Abejean et la Compagnie des Cyranoïaques à Toulouse, *Autour de Martial* pour Haïm Menahem et le Théâtre de la Minoterie à Marseille, *L'Argent* d'après Ploutos d'Aristophane, *Sixième solo* pour le Théâtre de (la Métaphore) à Lille, *Réception* et *Pœub*.

Gérard Lieber

FRANÇOIS BERREUR, MISE EN SCENE

François Berreur est né en 1959. C'est à Besançon, au cours d'un stage de pratiques théâtrales qu'il rencontre Mireille Herbstmeyer et Jean-Luc Lagarce, fondateurs depuis déjà quelques années d'une troupe amateur, le Théâtre de la Roulotte. S'associant à leur rêve que la compagnie devienne professionnelle, il consacre son temps d'étudiant entre les répétitions et une formation d'acteur sous la direction de Jacques Fornier. Les premières années, le nombre des représentations étant très réduit, il travaille également comme comédien au Centre Dramatique National de Besançon, au théâtre et au cinéma, sous la direction de Denis Llorca. Les années passant, le Théâtre de la Roulotte sortant des frontières de la Franche-Comté, François Berreur s'investit également dans la vie quotidienne de la compagnie, participant au montage des productions, à l'organisation des tournées, fondant une maison d'éditions avec Jean-Luc Lagarce tout en devenant son plus proche collaborateur artistique.

Depuis 1992, il assure le fonctionnement des Editions les Solitaires Intempestifs, les relations avec les professionnels de l'édition et des structures théâtrales ainsi que les choix éditoriaux.

JEAN-CLAUDE FRISSUNG

Au théâtre, Jean-Claude Frissung travaille entre autre sous la direction de Claude Yersin notamment dans *La Foi, l'espérance et la charité* d'Odon Von Horváth, *Le brave soldat Sveik* de Kepel d'après Hasek, *Jongleurs* de Dario Fo, *Haute Autriche* de Kroetz, *Lorenzaccio* de Musset, *Antigone* de Sophocle, *Ella* d'Achterbusch, *En attendant Godot* de Beckett, *Les voix intérieures* de Edouardo de Filippo... Il est dirigé également par Michel Dubois dans *La Punaise* de Maiakovski, *Le Roi Lear* de Shakespeare, *Actes relatifs* de Roussel. Il travaille avec Christian Schiaretti : *Polyeucte*, *Mère courage et ses enfants* avec Michel Raskine dans *Chambre d'amour* d'Adamov...

A la télévision, il tourne dans différents *Maigret*, *Une femme en blanc* réalisé par Aline Issermann, *Un fait divers* (Fabrice Cazeneuve), *N'oublie pas que tu m'aimes* (Jérôme Foulon), *Crime* (Denis Amar)...

Au cinéma il a tourné récemment sous la direction de Zabou Breitman dans *Moi, c'est la mémoire*, Bertrand Tavernier dans *Laissez Passer*, Tonie Marshall dans *France Boutique*, Jeanne Labrune dans *Cause Toujours !* et dans *Le Promeneur du champ de mars* de Robert Guédiguian.

Calendrier des représentations

Du mardi 30 mai au samedi 10 juin 2006 à 20h30

Mai 2006	Mardi	30	20h30
	Mercredi	31	20h30
Juin 2006	Jeudi	1 ^{er}	20h30
	Vendredi	2	20h30
	Samedi	3	20h30
	Dimanche	4	<i>Relâche</i>
	Lundi	5	<i>Relâche</i>
	Mardi	6	20h30
	Mercredi	7	20h30
	Jeudi	8	20h30
	Vendredi	9	20h30
	Samedi	10	20h30

Renseignements / Réservations

au Théâtre (du mardi au samedi, de 12h15 à 18h45) :
Par téléphone : 04 72 77 40 00 (à partir de 13h) - **fax 04 78 42 87 05**
Billetterie en ligne : www.celestins-lyon.org